LE REGNE DU PRINCE TROP-BON, DANS LE ROYAUME DES FOLS,

Conte oriental, ou plutôt histoire occidentale, publiée par madame LA TOUJOURS COMTESSE DE ***, *& dédiée à MM. les rédacteurs du journal intitulé* l'Ami du Roi, *sous la direction de M. Montjoye.*

En 1792, une armée victorieuse entrera dans Paris.

Histoire de la révolution de France, par M. *Montjoye, tom.* 1er, *pag.* 10.

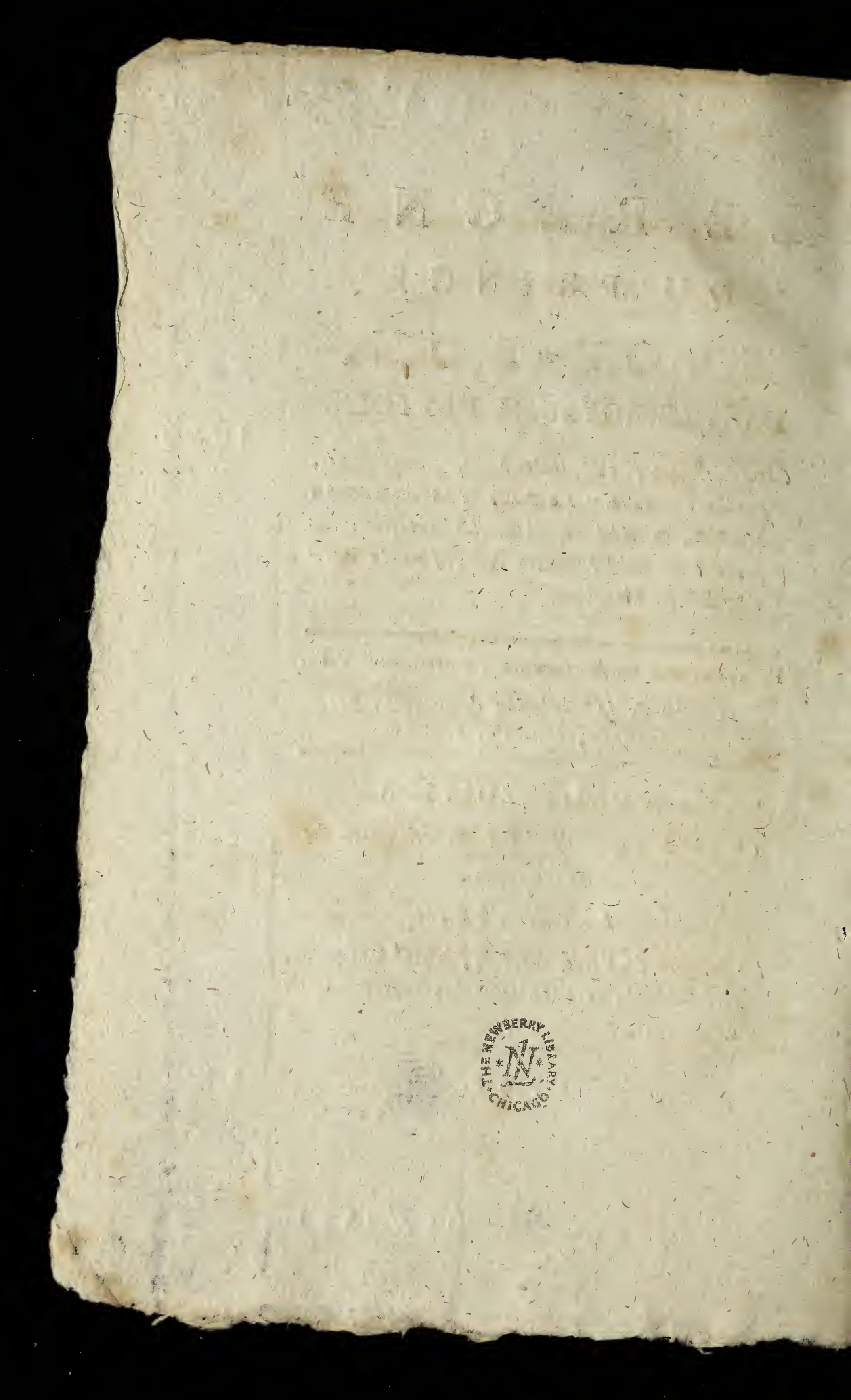
SECONDE ÉDITION

Corrigée & augmentée des noms orientaux des personnages.

A PARIS,

Au Bureau de l'Ami du Roi, hôtel Carignan, rue Bailleul, & chez tous les marchands de nouveautés.

1792.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

A messieurs les rédacteurs du journal intitulé l'Ami du Roi, *sous la direction de M. Montjoye.*

Vous savez, messieurs, que chacun a sa manie; la vôtre est de prêcher l'amour de l'ordre et de la vérité; la mienne est de conter, et quelquefois, je conte fort longuement. Quand mes contes ne sont pas bien longs, je profite, pour en égayer le public, de la place que vous voulez bien m'accorder dans votre journal; mais lorsque mon babil excède les bornes dans lesquelles vous êtes obligés de me circonscrire, il faut bien que je babille ailleurs que dans votre journal. Ainsi, ayant aujourd'ui à raconter des choses très-extraordinaires, et qui demandent une certaine étendue pour être bien racontées, je me présente toute seule à l'indulgence des lecteurs. Pour avoir un titre de plus à cette indulgence, je me présente sous vos auspices, je vous dédie mon aristocratique bagatelle. On est sûr d'être bien accueilli du public sage et éclairé, quand on a pour amis les amis d'un roi, qui n'est aimé que par d'honnêtes-gens.

Je suis, messieurs, votre servante et admiratrice,

La toujours Comtesse de ***.

Réponse des rédacteurs du journal.

Les contes agréables, dont vous enrichissez quelquefois notre journal, ceux qu'on a lus avec beaucoup d'intérêt dans *l'Ami du Roi*, *almanach des honnêtes-gens*, vous répondent du plaisir avec lequel le petit écrit que vous nous annoncez, sera accueilli du public. Nous en acceptons la dédicace avec reconnoissance.

Continuez, madame la comtesse, à venir occuper quelquefois dans notre journal, la place que vos lecteurs voudroient vous y voir occuper tous les jours. Il est plus d'un moyen de servir la bonne cause. Les fleurs dont vous savez semer la seule route qu'il faille tenir dans ces tems de troubles, les grâces dont vous savez orner la vérité, vous promettent des succès, ils doivent vous encourager à conter quelquefois.

Nous sommes, madame la comtesse, vos serviteurs et admirateurs, les rédacteurs du journal de *l'Ami du Roi.*

TABLE DES CHAPITRES.

LE REGNE DU PRINCE TROP-BON, DANS LE ROYAUME DES FOLS,

Conte oriental, ou plutôt hiſtoire occidentale.

CHAPITRE PREMIER.

La conteuſe, ou introduction.

FAIS-MOI un conte, diſoit la ſultane Zulime à Fatime, ſa confidente, car j'aime beaucoup les contes. — Très-volontiers, madame, répondit Fatime, car j'aime beaucoup à conter. Il y avoit une fois un prince..... — Dans quel pays régnoit-il? — Oh! dans un pays, madame, où notre grand prophète vous préſerve jamais d'aller! — Et pourquoi? — Parce que les reines y ſont malheureuſes. — Fi! oh! le ſot pays! les ſujets de ce prince avoient donc des raiſons pour ne pas aimer

leurs reines? — Madame, ils n'avoient d'autre raiſon, ſinon qu'ils étoient fols. — En voilà bien d'une autre! tu ne fais jamais que de ces contes-là; a-t-on jamais entendu parler d'un peuple de fols? Je crois bien que ton roman m'amuſera; mais il péchera par la vraiſemblance. — N'avez-vous pas, madame, entendu dire au grand docteur Abdallahamet, que le vrai n'étoit pas toujours vraiſemblable? — C'eſt donc une hiſtoire que tu vas me raconter? — Hiſtoire ou conte, ſi je vous intéreſſe, ſi je charme un moment votre ennui, ſi ſous l'habit même du menſonge, vous alliez appercevoir la vérité qui n'aime pas à ſe montrer toute nue, eh bien! faudroit-il épiloguer ſur les mots? — Tu as raiſon; mais dis-moi encore: ce prince qui régnoit ſur un peuple de fols, comment s'appelloit-il? — Trop-Bon. — Et la reine, comment la nommoit-on? — Clémence. — La reine Clémence étoit-elle folle? — Oh! il s'en faut de beaucoup, c'étoit la ſageſſe même. — Eh bien! voilà déjà que je ne comprends rien à ton conte! — Mais, madame, vous y comprendrez ſi vous me laiſſez continuer. — Point du tout; j'ai beaucoup de complaiſance pour tes contes; mais ma complaiſance ne va pas juſqu'à paſſer

un début sans vraisemblance ; tu me parles d'un peuple de fols, & d'une reine qui étoit la sagesse même ; comment veux-tu que je comprenne qu'une reine qui étoit la sagesse même, ait pu consentir à épouser un roi qui régnoit sur un peuple de fols ? — Madame, lorsque la reine Clémence épousa le prince Trop-Bon, on ne comptoit encore, parmi les sujets du roi, qu'un cinquieme qui fût frappé de folie ; & remarquez bien qu'il y avoit espoir de guérison. Les quatre autres cinquiemes étoient sages. Mais la folie dans ce pays-là, est comme la peste au fauxbourg Péra ; elle est contagieuse. — Je te comprends maintenant ; continue ; je promets de ne plus t'interrompre.

CHAPITRE II.

Le Nécromancien.

Le prince Trop-Bon, voyant le nombre des fols s'accroître tous les jours, en fut effrayé. Si je les laisse faire, disoit-il, ils ne laisseront que des ruines dans mon empire. Il consulta l'oracle. L'oracle lui répondit : « Il n'y a pas assez de petites-maisons dans ton royaume

pour y enfermer tous ceux de tes ſujets qui ſont fols. Le petit nombre de ceux qui ſont encore ſages, ne ſuffiroit pas pour les garder; quand il ſuffiroit, qui enſemenceroit les terres de ton empire? Tu es roi, regne ».

On a bien raiſon, dit le prince Trop-Bon, de dire que les oracles ſont obſcurs. Je voudrois rendre tous ces gens-là ſages, & on me répond: *tu es roi*, *regne*. Je regne, puiſque je ſuis roi; eh bien! depuis que je regne, cette folie-là, bien loin de ſe guérir, devient tous les jours plus incurable; voyons, il me vient une idée; c'eſt ſûrement l'oracle qui me l'inſpire.

Le prince envoie auſſi-tôt chercher un de ſes fideles ſatrapes, & lui dit: « Vous qui n'êtes pas encore fol, allez au-delà des frontieres de mon empire; avancez-vous vers l'orient; vous rencontrerez un grand lac, qui eſt comme une vaſte mer; ſur les bords de ce lac, vous trouverez un habile nécromancien qui a écrit de fort belles ſentences ſur la guériſon des peuples fols; vous me l'amenerez.

Le ſatrape obéit. Le nécromancien ſe rendit avec empreſſement à l'invitation du prince Trop-Bon; il parut devant lui avec ſa femme.

« Habile homme, lui dit le roi, mon peuple est fol. — Je le sais, sire, répondit le magicien. — Tu connois donc toute la grandeur du mal ? — Toute. — Peux-tu le guérir ? — Très-aisément, & votre majesté, à l'œuvre, connoîtra l'ouvrier ».

« Oh ! l'excellent homme, s'écria le roi ; je te fais mon premier ministre ! Voilà l'oracle accompli. On ne commence réellement à régner, que du moment qu'on a un bon ministre ».

Le nécromancien, qui avoit menti, avoit rendu, par son mensonge, le roi bien content.

CHAPITRE III.

Galimathias.

Quelques jours après, le prince Trop-Bon voulut savoir ce que le nécromancien avoit déjà fait pour la guérison du peuple. « As-tu, lui dit-il, déjà commencé la cure de ces pauvres insensés ? — J'ai pour cela, répondit le ministre, une infinité de recettes ; car voyez-vous, sire, je suis un nécromancien d'un caractere véritablement miraculeux : entre

tant de recettes, je me suis décidé pour deux; & je m'y tiendrai irrévocablement. — Quelles sont-elles? — La diète & les calculs! — La diète & les calculs! jour de Dieu! que veut dire ceci? — Oui, sire, je fais mourir votre peuple de faim; il est déjà aux abois; il n'étoit fol, que parce qu'il avoit du superflu; je lui ai ôté son superflu, & encore son nécessaire. Voici ensuite trois mille neuf cent quatre-ving-cinq pages de chiffres qui prouveront à votre majesté, que vous serez le plus puissant roi de la terre; si tout cela ne suffit pas, mon caractère & ma femme feront le reste».

« Bon Dieu! quel galimathias! dit le roi en lui-même; ce pauvre homme-ci est plus fol qu'aucun de mes sujets».

Le roi avoit raison, la folie avoit gagné Kéren (c'étoit le nom du nécromancien), du moment où il avoit mis le pied sur les terres du prince Trop-Bon.

Ce prince cependant étoit bien embarrassé. Si je contredis cet extravagant, se disoit-il, je l'irriterai; il est auprès de moi, au milieu de ma famille; il pourra nous faire beaucoup de mal. Si je le chasse, tous ces fols qui le croient le dieu Esculape, se croiront perdus, & ils feront encore plus de folies,

Dans cette perplexité, voici l'expédient que le prince Trop-Bon imagina; il parla ainsi au nécromancien : « Ne m'as-tu pas dit que l'efficacité de tes médicamens étoit infaillible? — Je le répete. — Eh bien! je m'en vais faire venir ici dans mon palais les médecins les plus sages de mon royaume : quand ils y seront, tu leur feras voir tes drogues : quand ils les auront vues, ils les approuveront, puisque tu réponds de leur efficacité. S'ils disent, comme toi, qu'il faut faire mourir mon peuple de faim, alors je me jetterai aux pieds du Dieu des croyans, & je lui dirai : Je ne puis pas me résoudre à faire mourir un seul de mes sujets, parce qu'il est fol. Je t'offre ma vie en holocauste, contente-toi de ce sacrifice, & guéris mon pauvre peuple. — Oh! sire, répondit le nécromancien, je n'ai jamais refusé une consultation de médecins. Quand les vôtres m'auront entendu parler de mes calculs, de mon caractere & de ma femme, vous les verrez tomber à mes genoux, & m'adorer ».

» Allons, dit le roi en lui-même, voilà ce pauvre diable complettement fol. Mais, demanda-t-il à Kéren, lorsqu'ils t'auront adoré, en faudra-t-il moins que mon peuple ou moi

nous mourions ? — Sire, j'ai l'honneur de répéter à votre majesté, que quand votre peuple sera mort de faim, parce que j'aurai par mes calculs fait disparoître de votre empire tout le bled, tout le seigle, tout le froment, tout le pain, tout l'or, tout l'argent tout le cuivre, votre excellente majesté ne mourra pas pour cela, elle sera au contraire plus puissante que jamais. — Eh ! comment veux-tu que mon excellente majesté soit puissante, si je n'ai plus pour sujets que des spectres & des morts ? — Sire, cela se fera par mon caractere & par ma femme ».

» Que je suis bon, dit encore le roi en lui-même, de raisonner avec un fol ! n'importe : faisons ce que j'ai dit ; je vais assembler l'élite des sages médecins de mon royaume. Ils me donneront sûrement un moyen de chasser ce fol, & de guérir les autres. Eh ! mais oui : voilà l'oracle accompli. Un roi qui s'environne des sages de son empire, regne ».

CHAPITRE IV.

Consultation & tapage.

LES plus sages médecins du royaume furent donc appellés. Ils entendirent le nécroman-

cien, ils lui laisserent raconter comme quoi personne ne faisoit mieux des chiffres que lui; comme quoi il falloit faire mourir de faim tous les pauvres habitans du royaume des fols; comme quoi, quand ils ne seroient plus que spectres ou cadavres, la majesté royale seroit aussi brillante que le soleil, aussi puissante que la majesté sacrée de notre sultan; comme quoi lui-même seroit grand-visir perpétuel & irrévocable. Quand il eut débité toutes ces rêveries qui firent grande pitié aux sages médecins, ceux-ci allerent trouver le roi, & tout en l'abordant, s'écrierent : » ah! sire, quel fol! quel charlatan! il nous en a dit, il nous en a dit. — Oh! & à moi aussi, répondit le roi; il me dit tous les jours des extravagances qui ne ressemblent à rien. Mais je ne vous ai pas fait venir pour que vous perdiez votre tems à voir & à entendre toutes ses folies. Je vous ai mandés pour que vous m'aidiez à chasser ce fol-là, & à guérir les autres fols ».

» Sire, répliquerent les sages médecins, nous allons consulter ».

Comme ils y alloient, il se fit un tapage effroyable sous les fenêtres du prince Trop-Bon. La reine Clémence en fut alarmée; elle

pressa ses enfans contre son sein, & dit au roi : « qu'allez-vous devenir vous & vos enfans ? Entendez-vous ces cris ? Je n'en ai jamais entendu de pareils. Voyez cette multitude plus nombreuse que les sables de la mer. Elle remplit vos cours, vos appartemens ; on diroit que votre palais va s'écrouler ».

« Voyons, dit le roi, quel est ce nouvel accès de folie. Venez avec moi, madame, sur le balcon. Votre beauté & votre douceur calmeront peut-être tous ces furieux. La vue de nos enfans leur donnera peut-être un instant lucide. La vue de l'innocence est un puissant talisman ».

« Eh bien ! cria le roi à tous ces fols, en paroissant sur le balcon, que désirez - vous, mes bons amis ? Que je vous guérisse ? J'y travaille de mon mieux ; mais cette guérison n'est pas l'affaire d'un jour. Laissez-moi y travailler en silence, & ne me troublez pas ».

« Sire, sire, cria à-la-fois toute cette multitude, nous ne sommes plus fols. — Dieu soit loué ! Eh bien ! si vous n'êtes plus fols, retournez dans vos maisons ; reprenez vos occupations, & ne venez plus ici faire peur à la reine Clémence & à mes enfans. — Peur ! s'écria gravement un homme de la foule, des sujets ne doivent jamais faire peur à leur roi.

roi. — Non, quand ils sont sages. — Nous le sommes. — Grand bien vous fasse, & puisse le Dieu des croyans vous maintenir toujours en bonne santé ! — Mais, sire, notre sagesse ne durera qu'un moment; nous redeviendrons bientôt tous fols, si vous ne nous accordez pas ce que nous avons à vous demander. — Et par le Dieu de nos peres ! ne suis-je pas le prince Trop-Bon ? Si vous demandez quelque chose de raisonnable, ne serois-je pas moi-même fol, si je vous refusois une chose juste ? Parlez donc, que voulez-vous ? — Sire, vous n'avez assemblé autour de vous qu'un petit nombre de sages médecins. Convoquez une assemblée générale de tous les sages médecins de votre empire. Vous serez-là comme un pere au milieu de vos enfans. Ils vous diront ce qu'il faut faire pour nous guérir, & nous guérirons, & nous ne redeviendrons plus fols. Voyez, sire, parmi nous, ces fideles satrapes, ces saints pontifes, ces sages magistrats. Les croyez-vous fols ? — Non certes; ils me donnent tous les jours des preuves de bon sens, comme de fidélité. — Eh bien, sire, ils disent tous comme nous. — Oui, sire, s'écrierent unanimement les fideles satrapes, les saints pontifes, les

sages magistrats : accordez l'assemblée générale, & ils guériront tous, & ils ne redeviendront plus fols. — Il sera fait ainsi que vous le voulez, répondit le roi, & il rentra dans son appartement.

CHAPITRE V.

Conversation, réunion de sages & de fols.

QUAND le prince Trop-Bon fut dans son appartement, il dit à la reine Clémence : que pensez-vous de leur demande ? — Monsieur, répondit la reine, il y a un proverbe qui dit que plus on est de fols, plus on rit ; ce n'est pas avec des fols du caractere de ceux-ci, car ils me paroissent tous fort atrabilaires ; mais je pense qu'on peut dire en sens contraire, que plus on est de sages, & plus on fait les choses avec sagesse. — Eh ! oui, c'est cela même, voilà l'accomplissement de l'oracle : on regne quand on s'environne de toute la sagesse de son royaume. Il n'y a plus que ce vilain nécromancien avec son visage boursouflé, ses hauts talons, sa chevelure en l'air, qui me fait de la peine. Il

eſt bien près de vous, madame, de nos enfans & de moi. Il me donne des frayeurs mortelles quand il me parle de ſon caractere & de ſa femme. Si je le renvoyois tout de ſuite ſur ſon grand lac. — Oh! monſieur, tout de ſuite! peſez dans vôtre ſageſſe ſi cela ſeroit convenable. J'ai entendu, lorſque nous étions ſur le balcon, pluſieurs voix qui crioient : *ſi le nécromancien du grand lac s'en va nous devenons tous furieux; l'ange exterminateur deſcendra ſur cet empire.* — Je ſuis de votre avis, madame, il nous faut temporiſer; mais en attendant ſi ſa folie qui me paroît bien noire, prenoit un caractere de rage? — Monſieur, je ne quitterai jamais votre perſonne, ni mes enfans. S'il prend au nécromancien un accès de rage quand il ſera en votre préſence, je me jetterai entre vous, nos enfans & lui. Vous aurez le tems de vous mettre en sûreté; il ne déchirera que moi. — Ah! madame, je reconnois bien à ce langage toute la beauté de votre âme, & que je ſerois le plus heureux roi du monde, ſi je ne régnois pas ſur un peuple de fols, & ſi je n'avois pas pour premier miniſtre un démoniaque.

Le roi, au ſortir de cette converſation, ſe hâta d'envoyer dans toutes les provinces de ſon empire, un ordre à tous les ſages médecins, de ſe rendre auprès de ſa perſonne. Ils arriverent en diligence : mais la maladie en gagna pluſieurs ſur la route ; de ſorte que quand ils ſe trouverent dans le palais du roi, ſur douze cents qu'ils étoient, deux cents à peine avoient leur raiſon. Le prince Trop-Bon parut au milieu d'eux avec la reine Clémence, & le nécromancien. Ils furent aſſez ſages devant le roi & la reine. Il n'y eut que le nécromancien qui fit & dit des folies dont les uns rioient & les autres pleuroient. Quand il étoit las de faire & de dire des folies, il ſe repoſoit ; mais il avoit à côté de lui un petit médecin qui prenoit ſa place, & faiſoit le fol pour lui. Ce petit médecin avoit une voix aigre qui ne reſſembloit pas mal à celle des eunuques du ſultan votre auguſte époux, lorſqu'ils chantent. Cette voix aigre formoit avec la groſſe voix du nécromancien, un contraſte qui faiſoit pitié aux uns, & peur aux autres.

Ces folies du nécromancien & du petit médecin durerent ſans interruption pendant preſque toute une journée. Le roi & la reine

ſe retirerent très-fatigués, mais augurant aſſez bien de la tranquillité où ils avoient vu le reſte de l'aſſemblée.

CHAPITRE VI.

Aſſemblée de fols.

LORSQUE le roi & la reine ſe furent retirés, la folie éclata dans cette aſſemblée.

» Meſſieurs, dit un de ceux qui étoient reſtés ſages, le roi nous a convoqués pour conſulter ſur la maladie de ſon peuple. Son peuple eſt fol, que faut-il faire pour le guérir » ?

» Je ſuis de l'avis de Kéren, dit Lylal, aux larges épaules, qui étoit fils d'un ſatrape, que le grand-pere du prince Trop-Bon avoit fait décapiter; il faut faire mourir de faim tous ceux qui ſont fols, & faire de cet empire, un empire qui ne ſoit ni monarchie, ni république, ni ariſtocratie ».

Bravo, bravo! s'écria Teoulam, qui tenoit, du prince Trop-Bon, une fort bonne place dans un port ſitué au midi, & avec lui le blond Niermou, qui ſe croyoit le Caton des

montagnes, parce que dans sa petite province, il avoit écrit des choses qu'il croyoit sages, & puis encore Gasseber, qui croyoit avoir la science infuse, parce qu'il prétendoit, dans son magnétisme & somnambulisme, qu'en touchant quelqu'un du petit doigt, on lui faisoit prédire l'avenir : *bravo ! bravo !* crioient ces gens-là, qui étoient d'ailleurs des fols modérés, & avec eux plusieurs autres : *point de monarchie, point de république, point d'aristocratie !*

» Eh ! par-là morbleu ! s'écria, en jurant, le docteur Iramba, plus laid & plus fol que tous ses collégues ; vous êtes tous des insensés, il n'y a ici que moi de sage ! S'il vous arrive de n'être pas de mon avis, je vous fais suspendre à la place des reverberes qui éclairent la capitale du prince Trop-Bon. Insensés que vous êtes, regardez ma grosse tête ; dans cette grosse tête, il y a de quoi réformer un empire. Je vous dis moi, que pour guérir ces maniaques, il faut voler & assassiner les gens sages, & quand ils seront volés & assassinés, brûler ceux de leurs biens qu'on n'aura pas pu voler. Le feu purifie tout. N'avez-vous pas lu que le grand Hypocrate, notre maître, guérit

tout un peuple, de la peſte, en faiſant un grand feu ! Il en eſt de même de la folie ; pour la guérir, il nous faut incendier tous les palais, tous les châteaux, toutes les fermes ».

Optimè, dit à ſon tour Sumac, petit docteur tout rond, & dont le viſage devenoit tout rouge, lorſqu'il étoit dans ſon accès de folie; *optimè* ! mais j'ajoute un moyen à tous ceux qu'a imaginés le paiſible docteur Iramba. Je ſoutiens que pour guérir ce peuple de maniere qu'il n'y ait plus de rechute, il faut lui donner une autre religion que celle qu'il a depuis quinze ſiécles ; il faut qu'il ne ſoit ni juif, ni chrétien, ni mahométan, ni déiſte. — Eh ! pauvre inſenſé, cria à celui-ci un des deux cents ſages ; vous voulez donc qu'il ſoit athée ? — Athée vous-même, reprit le petit docteur tout rouge. Mais voyez donc comme ce brutal me calomnie ! »

Tous ces diſcours-là, s'écrierent quelques forcenés, ne tendent abſolument à rien. Pourquoi entreprendre de guérir la folie univerſelle ? En ſerons-nous plus heureux quand tout le peuple ſera ſage ? Ne voyez-vous pas qu'il nous chaſſeroit d'ici, s'il n'étoit pas fol, & qu'il feroit de nous tous, pour parler

aussi ingénieusement que le pacifique docteur Iramba, autant de réverberes ? d'ailleurs, la folie est l'état naturel des gens de ce pays-ci ; bien loin d'y rien changer, faisons au contraire ensorte qu'il n'y ait plus dans cet empire, que des fols. »

CHAPITRE VII.

Grandes folies ; frayeurs d'un poltron.

CES dernieres paroles firent un effet singulier sur tous les fols ; ils se mirent à faire des extravagances pitoyables. Les uns se croyoient des muphtis, mettoient une longue robe traînante, prenoient une crosse & une mître, comme en portent les évêques chrétiens, & se promenoient dans les boues en se faisant suivre de tous les petits polissons, & de toute la canaille.

D'autres s'attachoient sur la tête, des plumes, se barrioloient l'estomac de rouge de bleu, de blanc, suspendoient sur leur poitrine, un petit morceau de cuivre, & disoient qu'ils étoient les grands-juges de la nation.

Ceux - là couroient les rues, en criant, *plus de prisons*, *plus de prisons !* & en disant cela, ils se jettoient sur les passans, & les traînoient dans des cachots. Ceux-ci s'habilloient en femmes, & faisoient des caresses à tous les gueux qu'ils rencontroient.

Il y en avoit aussi qui couroient dans toutes les maisons ; ils enfonçoient les coffres-forts ; ils prenoient tout l'or, tout l'argent qui s'y trouvoit; ils mettoient à la place, des petits morceaux de papier : & ceux qui ne vouloient pas des petits morceaux de papier, enterroient l'or & l'argent, ou bien, s'en alloient le jetter au-delà des frontieres ; les fols n'en croyoient pas moins que le papier étoit de l'or.

Quand on vouloit parler raison aux médecins de cette assemblée, ils entroient en fureur, ils crioient tous à-la-fois : nous sommes législateurs, pontifes, rois, dieux ! nous sommes constitués, constituans, pouvoir législatif, pouvoir exécutif, pouvoir judiciaire, pouvoir suprême, & cent extravagances de ce genre, auxquels les sages ne comprenoient rien. Les plus modérés disoient qu'un ange avoit infusé dans leur âme, tout l'esprit de Moïse & de Mahomet.

Enfin, un jour, la folie de ce pauvre peuple, devint une folie noire. Tous ceux qui en étoient attaqués, étoient comme des démons échappés des enfers. Ils allerent trouver un parent du prince Trop-Bon : ce parent étoit fol depuis long-temps, & sa folie étoit honteuse. Ils lui dirent : nous ne voulons plus du prince Trop-Bon pour notre roi ; viens avec nous, nous te ferons notre roi. — Très-volontiers, répondit le parent du prince Trop-bon ; je consens à tout, à condition que dans aucun temps, je ne me battrai, ni sur mer, ni sur terre, ni en l'air, ni à l'épée, ni au sabre, ni au pistolet. Quand je serai votre roi, vous serez contens de moi ; car je couvrirai cet empire de tavernes & de lieux de débauches ».

Ayant parlé ainsi, il se laissa entraîner par ces misérables, dont la folie s'étoit tournée en rage. Tous ensemble coururent au palais du prince Trop-Bon ; ils y entrerent en poussant des cris horribles ; ils assassinerent les gardes du roi, & danserent autour des cadavres, en chantant une chanson, qui, lorsqu'ils la chantoient, les mettoient en fureur.

Ils se jetterent ensuite contre la porte de la reine Clémence qui dormoit paisiblement.

Elle s'éveilla en ſurſaut en entendant le bruit qui ſe faiſoit à ſa porte. Elle ſe leva bruſquement, & courut à demi-nue chercher le prince Trop-Bon qui la reçut dans ſes bras. Il étoit tems; car à peine fut-elle ſortie de ſa chambre, que les fols y entrerent, & ne la trouvant pas, ils donnerent de grands coups de ſabre dans ſon lit.

Le prince Trop-Bon cependant diſoit : voilà une cruelle maladie ; on n'en a jamais vu une pareille. Dieu me pardonne ! je crois que la peſte, la famine, la guerre, valent encore mieux que la folie. Je ne comprends plus rien à l'oracle : plus je regne, & plus ce peuple devient malade.

Se préſentant enſuite aux fols, tenant par la main la reine Clémence, & ayant autour de lui ſes enfans qui embraſſoient étroitement ſon corps avec leurs mains innocentes, il dit à ces furieux : » Malheureux que vous êtes ! quel eſt votre deſſein ? eſt-ce que vous voulez aſſaſſiner le prince Trop-Bon, ſa femme & ſes enfans ? Quel mal vous avons-nous fait ? Croyez-vous que le poltron que vous voulez-vous donner pour roi, ſaura mieux vous guérir que moi ?

La vue du prince Trop-Bon & de ſa famille déſolée, adoucit un peu ces enragés. Le poltron eut une telle frayeur des regards que lui lança le roi, qu'il ſe cacha dans la foule, en faiſant des contorſions hideuſes, & en criant : ce n'eſt pas moi, ce n'eſt pas moi qui ai voulu tuer le roi ; j'invoque le témoignage du docteur Iramba, des hommes qui ſe ſont habillés en femmes, & du docteur qui prouve très-bien que les ſcélérats ſont d'honnêtes gens, & que les honnêtes gens ſont des ſcélérats !

CHAPITRE VIII.

Coup manqué. Priſon royale. Déroute des ſages. Rodomontade du nécromancien.

LA rage des fols s'étant un peu adoucie, ils ne tuerent ni le prince Trop-Bon, ni la reine Clémence, ni leurs enfans ; ils les mirent dans un grand caroſſe. Des hommes portant des piques, entourerent le caroſſe ; ſur ces piques on voyoit les têtes des gardes aſſaſſinés, comme on voit ici ſur la porte du ſérail, les têtes de ceux qui ont encouru la

disgrâce du roi des rois, votre auguste époux.

Le prince Trop-Bon ne pouvant s'échapper des mains des fols, se laissa conduire ; son visage étoit comme un talisman qui les empêchoit de le tuer. Ils le menerent dans un de ses châteaux; ils l'y enfermerent avec toute sa famille ; ils environnèrent le château de piques, de hallebardes, de poignards, de serpens, de viperes, de tigres & de canons toujours prêts à tirer. Ils dirent ensuite au prince Trop-Bon : « Sire, vous voilà parfaitement libre, vous ne l'aviez jamais été. Lorsque votre majesté voudra chasser, on lui portera dans sa chambre, des petits oiseaux qu'elle tuera à coups de bâton ; car vous ne seriez pas libre si vous alliez dans les forêts, ou si vous aviez des armes à feu. »

Il arrivoit quelquefois que des gens un peu moins fols que les autres sujets du prince Trop-Bon, disoient : « mais non, le prince Trop-Bon n'est pas libre ; car celui-là n'est pas libre, qui voulant tuer des petits oiseaux, est obligé de les tuer avec un bâton, quand il voudroit les tuer avec un fusil en pleine campagne.

On se jettoit sur ceux qui raisonnoient ainsi, on les coupoit par morceaux, on mettoit

les morceaux dans le canon d'un mousquet, & ils servoient de balles. (1)

La folie des sujets du prince Trop-Bon étant ainsi devenue une folie bien noire, le peu de sages qui étoient restés parmi eux, virent bien qu'il n'y avoit plus de sureté pour quiconque n'étoit pas fol. Ils quitterent bien vîte les états du prince Trop-Bon, & s'enfuirent les uns vers l'Orient, les autres vers le Nord. Le vilain nécromancien voyant tous les sages s'enfuir, dit à sa femme: «allons nous-en aussi, & nous dirons à toute la terre: la preuve que nous n'étions pas fols, c'est que nous nous sommes en allés avec les sages. Nous dirons encore: si les sujets du prince Trop-Bon n'ont pas guéri, s'ils sont plus fols que jamais, c'est qu'ils n'ont voulu ni de mes calculs, ni de mon caractere, ni de ma femme. Que dites-vous, ma mignone, de ce projet? n'est-ce pas bien tirer son épingle du jeu? nous retournerons vers le grand lac; nous avons gagné ici assez d'argent pour nous

---

(1) *Nous avons vu parmi nous, qui ne sommes pas fols, un exemple de cette atroce folie dans la personne de l'infortuné comte de Belzunce.*

faire guérir vous & moi, & notre fille qui eſt encore plus folle que nous.

» Que répondez-vous à cela, ma fille, dit la femme de Kéren? — Je réponds, ma très-honorée mere, que je regretterai toujours ce pays-ci; car c'eſt dans ce pays-ci que mon papa, comme un habile magicien, *m'a enlevée bien haut, m'a laiſſée retomber, & m'a enivrée de volupté.* »

Tu as raiſon, mon ami, dit à ſon mari la femme de Kéren, notre fille eſt plus folle que toi & moi. Allons nous-en bien vîte vers le grand lac où je ſuis baronne, & toi baron, & nous ferons raccommoder nos trois cerveaux, s'il y a encore du remede. »

Ayant dit cela, tous les trois monterent ſur des dromadaires, & s'en allerent : tous les fols du pays couroient après eux, & crioient : oh! les fols qui ſe croient ſages! « De tems en tems, le nécromancien s'arrêtoit, & crioit à ſon tour à ceux qui le ſuivoient avec ces huées : reſpectez mon caractere, ma femme & mes calculs, malheureux que vous êtes! Prenez garde à vous : ſi je prends un cheveu gris de ma tête, ou un cheveu blanc de celle de ma femme qui va être baronne, & ſi je tiens

ce cheveu dans ma main, je ferai avec ce ſeul cheveu gris ou blanc, ce que Samſon fit avec une mâchoire d'âne! »

Les fols, quand ils entendirent cette rodomontade, rirent à gorge déployée, & ils laiſſerent paiſiblement en aller le nécromancien avec ſes calculs, ſon caractere, ſa femme & ſa mâchoire d'âne.

CHAPITRE IX.

Dialogue entre deux auguſtes priſonniers.

DIEU ſoit loué! s'écria le prince Trop-Bon, en apprenant le départ du nécromancien; en voilà toujours un de moins! S'adreſſant enſuite à la reine Clémence, il lui dit: « Madame, prenons courage; vous & moi avons parmi nos aïeux de bons amis dans les cieux; ils ſont pour nous des anges tutélaires auprès de celui qui d'un fol fait un ſage; il commence à avoir pitié de nous & de nos enfans. Ce maudit Kéren, qui me faiſoit trembler nuit & jour pour vous & pour notre famille, eſt parti. Les fols qui le regardoient hier comme le Dieu Eſculape, ne s'en ſont plus

plus souvenus aujourd'hui; ils ont beaucoup ri de ses dernieres folies, & ils l'ont laissé partir.

« Je m'en réjouis pour votre majesté, répondit la reine. Il seroit bien tems, en vérité, que le meilleur des rois ne fût pas le plus malheureux des hommes. Cependant, monsieur, vous & moi, & nos enfans, sommes toujours en prison. La folie de votre peuple ne diminue pas. Les accès en sont maintenant continuels. Vous souvenez-vous que l'autre jour, comme nous voulions aller à une de vos maisons de plaisance, une troupe d'insensés arrêta nos dromadaires, nous tint pendant deux mortelles heures dans la rue, nous faisant mille outrages, chantant leur vilaine chanson, nous criant que nous étions libres, & nous obligea de rentrer dans notre prison, avec nos enfans qui fondoient en larmes? Vous souvient-il encore, monsieur, de cette soirée où, comme vous causiez tranquillement avec vos satrapes, une troupe de ces fols ayant à leur tête un homme pâle, & montrant toujours les dents, entra brusquement dans votre appartement, enfonça vos armoires, se jetta sur vos satrapes, les maltraita & les précipita l'un après l'autre en riant, du haut de votre bel escalier de

marbre ; dans la cour de votre prison ? »

Madame, je me souviens fort bien de toutes ces folies, & de bien d'autres encore ; mais sur mon honneur, & par l'amour que je vous porte, ce qui est le plus terrible serment que je puisse faire, je ne m'en souviendrois plus, si je pouvois guérir ce pauvre peuple.

Voilà, monsieur, des sentimens bien dignes de vous. C'est avec bien grande raison que le génie qui a présidé à votre naissance, vous a surnommé le prince Trop-Bon. En vérité, vos sujets sont bien ingrats !

« Dites, madame, bien fols ; ils ne connoissent ni votre cœur, ni le mien, ni l'éducation que nous donnons à l'enfant qui doit régner après nous. Mais, madame, babiller n'est pas agir. Il nous faut trouver un moyen de sortir de l'esclavage où nous retient la folie de nos sujets, & les guérir malgré eux. »

Je pense, monsieur, qu'il nous faut pour cela un miracle du Dieu qui a toujours protégé les princes assis sur votre trône.

Sans doute, nous avons besoin de l'aide du ciel ; mais le ciel veut aussi que nous noaius dions.

Vous avez raiſon ; votre ſageſſe égale votre bonté ; faites comme vous l'entendrez ; c'eſt à moi de vous obéir.

Tout ce que vous me dites, madame, fait une profonde impreſſion ſur mon âme. Le Dieu qui a toujours protégé les princes aſſis ſur mon trône, m'eſt témoin que je voudrois vous rendre auſſi heureuſe que vous êtes belle, ſage & bonne. Mais il eſt tard. On dit que la nuit porte conſeil. J'aime beaucoup ces anciens proverbes ; ce ſont en général d'excellentes leçons. Allons prendre un peu de repos. Demain matin, nous nous fixerons à une derniere réſolution. Je ſuis toujours bien aiſe que ce hideux nécromancien ne ſoit plus avec nous. C'eſt un malheur de moins, ou, ſi vous voulez, un commencement de bonheur.

CHAPITRE X.

Soliloque ; ſinguliere découverte.

AVANT de ſe mettre au lit, le prince Trop-Bon ouvrit une fenêtre de ſon appartement pour en rafraîchir l'air, car ce jour là il faiſoit fort chaud. Il s'approcha de la fenêtre, &

ſe mit à contempler la beauté du firmament. Rien ne le diſtraiſoit de cette contemplation. Il en fit la réflexion, & s'en étonna : « voilà, ſe dit-il à lui-même, une tranquillité bien ſurprenante parmi tant de fols. Je n'entends point leur ſtupide chanſon ; point de mot d'ordre ; point de patrouilles, on ne releve point les poſtes. Juſte ciel ! tous mes fols ſeroient-ils devenus ſages ? ſi cela étoit, il n'y auroit jamais eu une auſſi belle nuit, elle vaudroit bien celle où ces pauvres inſenſés, après avoir bien bu & bien mangé, donnerent ce qui ne leur appartenoit pas. Quelle fut cruelle pour moi, cette nuit là ! ce fut l'époque où la plupart de ceux qui étoient reſtés ſages, devinrent fols. On dit que ce fut mon imbécille grand-maître de la garde-robe, qui leur joua ce tour là, en mêlant dans le vin dont il les enivra, une drogue qui détraqua leur cerveau. Il eût bien mieux fait de reſter auprès de moi, pour me ſervir *en cas de beſoin*.

Tout en diſant cela, le prince Trop-Bon prit ſa lorgnette d'opéra, & regarda dans les cours & tout autour de ſa priſon. Il courut enſuite à la porte de ſon appartement, l'ouvrit, jetta un coup d'œil dans la longue ſuite de

pieces qui y conduisoient, rentra dans son appartement, & cria à la reine : madame, madame, accourez vîte avec vos enfans & leur gouvernante; venez voir, venez voir!

Infortuné monarque! s'écria la reine, encore quelque malheur! Point du tout, lui dit le roi, en la prenant par la main, & la conduisant tantôt à la fenêtre, tantôt à la porte; au contraire, c'est un bonheur auquel vous ne vous attendiez pas. Je vous ai bien dit que le départ de ce boursouflé nécromancien nous étoit de bon augure. Voyez tous ces gardes, tous ces serpens, tous ces aspics, tous ces scorpions, toutes ces couleuvres, toutes ces viperes, tous ces tigres qui nous empêchoient de sortir de notre prison; tout cela dort profondément.

Je vois tout cela comme vous, répondit la reine; je vois bien que toute cette engeance n'est sage que quand elle dort; mais je ne comprends rien à cette merveille; je ne conçois pas comment elle a pu s'opérer.

Je m'en étois douté, madame, j'avois vu tous ces gardes & tous ces monstres, boire & manger depuis le lever du soleil, sans discontinuer. Vous concevez que ce sont les liqueurs dont ils se sont enivrés, pendant que

vous & moi & nos enfans étions dans la triſteſſe, qui les ont fait paſſer de la folie à la léthargie. Mais ne perdons pas le tems à nous étonner. Suivez-moi avec vos enfans & leur gouvernante. Nous deſcendrons par l'eſcalier dérobé qui conduit chez Ervillequi, l'un de mes ſatrapes ; c'eſt un petit homme, mais bien fidele & bien ſain d'eſprit. Toute l'eſpece humaine deviendroit folle, que lui ſeul reſteroit ſage. Nous entrerons dans une de ſes écuries ; nous prendrons des dromadaires, & nous nous éloignerons à toute bride de cette priſon où nous ſommes gardés par des monſtres qui font horreur à voir.

Et où irons-nous, monſieur ? dans quel endroit de votre empire pourrons-nous nous retirer où il n'y ait pas de fols ?

Où nous irons, madame ? je vous ferai traverſer les provinces de mon royaume qui étoient ſi belles lorſqu'elles n'étoient pas habitées par des fols. Je vous conduirai ſur la frontiere, dans une ville où l'oracle parle mieux qu'ailleurs ; j'entrerai ſans être connu, dans le temple où l'on conſulte l'oracle. Il me parlera ; il m'expliquera tout ce qu'il m'a déjà dit ; il me donnera des conſeils pour l'avenir, & nous guérirons tous nos fols. Ne voyez-vous

pas que ce qui m'a été prédit, commence à s'accomplir, car un prince qui parcourt ses provinces, regne.

Je n'ai, monsieur, d'autre volonté que la vôtre. Montons sur les dromadaires, & allons-nous-en dans cette ville où l'oracle parle mieux qu'ailleurs.

Le prince Trop-Bon avec la reine, leurs enfans & la gouvernante de leurs enfans, monterent sur les dromadaires, & partirent. Ils traverserent de belles provinces, sans fâcheuse rencontre, & le prince Trop-Bon disoit quelquefois : oh! le beau pays! oh! le superbe royaume! ce seroit le jardin d'Eden, si ceux qui l'habitent, étoient sages.

CHAPITRE XI.

Cruelle aventure : l'homme aux laides contorsions.

Les augustes voyageurs alloient ainsi paisiblement sur les grands chemins, escortés de leur seule innocence. C'étoit un spectacle digne des anges & des archanges. Tout-à-coup les dromadaires ne voulurent plus marcher, & la gouvernante des enfans du roi & de la

reine, s'écria avec effroi : il ſe meurt, il ſe meurt ! qu'allons-nous devenir ?

Le prince, en effet, héritier préſomptif de la couronne, qui ſe mouroit de fatigue, de ſommeil, de faim & de ſoif, s'étoit évanoui.

Dieu me ſoit en aide ! s'écria le roi. Si je ne veux pas qu'aucun de mes ſujets périſſe, à plus forte raiſon, ne laiſſerai-je pas périr mon fils bien-aimé. Madame, continua-t-il, en s'adreſſant à la reine, il faut nous arrêter à cette hôtellerie-ci, pour donner du ſecours à notre fils, & demander d'autres dromadaires.

Dès qu'on fut dans l'hôtellerie, la reine courut chercher des élixirs, revint auprès de l'héritier préſomptif de la couronne, & lui rendit la vie. Pendant ce tems là le roi demandoit le maître de l'hôtellerie. Il arriva. Dès qu'il fut en préſence du prince Trop-Bon, il ſe mit à tourner les yeux, & à faire des contorſions ſi hideuſes, que le jeune prince faillit s'évanouir encore une fois.

Juſte ciel, s'écria la reine, nous ſommes perdus, cet homme eſt un méchant fol ! que nous importe, lui dit tout bas le roi, pourvu qu'il nous donne d'autres dromadaires, mocquons-nous de ſes laides contorſions.

Mon ami, dit enſuite le prince Trop-Bon, à cet homme; vous avez la charge de fournir des dromadaires aux voyageurs qui vous paient. Les nôtres ſont bien fatigués; ils ne peuvent pas aller plus loin; donnez-nous-en d'autres, nous vous paierons bien.

L'homme aux contorſions ne répondit rien, & s'en alla.

Vous avez raiſon, dit le roi à la reine, voilà un départ qui eſt ſiniſtre; mais au défaut du maître, appellons les valets: ils arriverent. Donnez-nous, leur dit le roi, d'autres dromadaires. Pour toute réponſe, ils ſe mirent à chanter la chanſon des fols, & ils ne finiſſoient plus.

Eh! parbleu! mes amis, dit le roi, ce ne ſont pas des chanſons que je vous demande, ce ſont des dromadaires.

Quand le maître reviendra, chanterent en chorus tous les valets.

Le maître revint; il s'étoit affublé d'une bandouliere bleue, rouge & blanche. La reine le fit remarquer au roi, & lui dit: « voilà les couleurs des fols; nous ſommes perdus. »

Mon ami, dit le roi, avec beaucoup de bonté, à cet inſenſé, nous vous avons demandé

des dromadaires, & vous êtes allé chercher une bandouliere bleue, rouge & blanche.

Oh ! ſire, dit le fol en patois oriental, nous ſavons ce que nous faiſons. — Comment ! que veux-tu dire avec ton ſire ? — Oh ! oui, par la ſainte *conſtiteution* ! nous ſavons que vous êtes le roi Trop-Bon, comme il eſt vrai que nous avons un ſéquin dans notre poche. — Il s'agit bien de ſéquin ! il s'agit de dromadaires ; de grâce ne fais pas attendre des voyageurs qui ſont preſſés d'arriver. — Par Mahomet, ça ne ſe peut pas ; car nous ſavons ce que nous diſons ; vous êtes le roi. — Où diable as-tu rêvé cette ſottiſe ? — Sottiſe ! nous pouvons être un fol ; mais nous ne ſommes pas un ſot. Nous devinons que vous êtes le roi ; d'abord parce vous n'êtes pas fol, & que m'eſt avis que tous ceux-là qui ne ſont pas le roi, ſont fols ; & d'une. Nous devinons que vous êtes le roi, parce que nous voyons un grand air de majeſté répandu ſur toute votre perſonne, & cette maniere d'air ne va qu'au roi. Enſuite regardez ce ſéquin-là : le portrait que vos gens ont gravé deſſus, reſſemble comme deux gouttes d'eau à votre ſacrée majeſté. Oh ! que nenni, nous ne ſommes pas un ſot ! Faut pas me dire des

injures, voyez-vous; le tems paſſé n'eſt plus. Nous vous narguons aujourd'hui. Vous n'avez plus vos eſtafiers, dam! c'eſt nous tous qui ſommes les eſtafiers.

Pendant que ce maudit écervellé débitoit toutes ces impertinences, la reine fondoit en larmes, & ſes enfans, pour la conſoler, lui faiſoient mille innocentes careſſes.

Ma belle dame, continue le ruſtre, vous avez beau pleurer. Nous vous devinons vous auſſi; il n'y a que vous qui puiſſiez être la reine; car il n'y a que la reine qui puiſſe être auſſi belle, auſſi noble que vous l'êtes. Et ces deux gentils enfans qui vous careſſent avec leurs jolis bras mignons, nous les connoiſſons auſſi; l'un eſt celui-là qu'il nous faut appeller aujourd'hui le *prince royaliſte*; l'autre eſt ſa ſœur : quant à cette autre dame-là que nous ne connoiſſons pas, n'importe, toujours eſt-il que nous ſavons ce que nous diſons, & que nous ne ſommes pas un ſot. Jarni Dieu! nous ne ſavons ce qui nous tient!...

Allons, allons, mon ami, dit le prince Trop-Bon, en ſe jettant au col de ce ruſtre, ne te fâche pas; tiens, mon ami, je ne voudrois pas racheter ma vie par un menſonge;

tu dis vrai : je ſuis ton roi, ton bon roi, le prince Trop-Bon : laiſſe-nous partir ; nous ne voulons que ton bonheur & celui de tous nos ſujets. Nous allons à quelques milles d'ici conſulter l'oracle pour qu'il nous diſe de quelle maniere nous devons nous y prendre pour vous guérir tous.

Tarare ! nous ne voulons pas guérir nous ! nous ſommes bien comme nous ſommes ! non, non, mon beau ſire, faut que vous retourniez dans votre priſon, vous, votre belle dame & vos gentils enfans ; il le faut afin que vous ſoyez parfaitement libres ! n'y a pas d'oracle qui tienne à cela ! oh ! nous ſommes revenus des oracles. Nous n'y croyons pas plus aujourd'hui qu'aux contes des fées.

Malheureux ! quoi ! tu aurois la barbarie de faire priſonnier le prince Trop-Bon & ſa famille ! ſonge, quel crime c'eſt à un ſujet de mettre la main ſur ſon roi. On peut être fol ; mais il ne faut pas être atroce. Reviens à la ſageſſe : nous t'en conjurons, ma famille & moi.

Vous me contez encore là des ſornettes. Nous ne ſommes plus aujourd'hui vos ſujets. Nous ſommes *tous* les maîtres ; & vous, afin que vous ſoyez toujours notre roi, faût que vous ſoyez notre eſclave.

Pour Dieu ! ſois raiſonnable une fois en ta vie. Songe que quand nous aurons conſulté l'oracle, & que nous aurons guéri tous les fols, nous te comblerons d'honneurs & de biens.

Chanſons encore que tout cela ! quel bien pouvez-vous me faire avec ce qu'ils vous ont laiſſé, & qu'ils vous rogneront de ſi près, que vous n'en aurez pas aſſez pour payer vos valets ? au lieu que quand nous vous aurons vendu vous & votre famille à ces grands fols qui ſont là-bas, près de votre priſon, ils me paieront bien, & me coucheront droit comme un cierge dans leurs tablettes d'écriture. C'eſt-là une maniere de récompenſe qui vaut mieux que votre petit tréſor tout rogné, qu'encore ils vous ôteront quand ils voudront.

— Il faut donc ſubir ſon ſort.

— Oui-dà, il faut le ſubir ; car, voyez-vous, quand nous avons été chercher notre bandouliere bleue, rouge & blanche, nous avons été avertir tous les fols du canton, afin qu'ils vous reconduiſiſſent dans votre cachot. Tenez, les voilà qui arrivent avec des bâtons, des fourches, des piques, des ſabres, des piſtolets, des mouſquetons, des canons,

comment voulez-vous vous échapper des mains de tous ces enragés-là ? & puis, ils ont envoyé quelques-uns d'entre eux vers ces grands fols de là-bas qui ſont près de votre priſon, afin qu'ils envoient de leur côté des enragés pour vous bien garder ſur la route.

CHAPITRE XII.

Affluence d'enragés. Fin tragique d'un ſatrape. Nouvelles extravagances pires que les premieres.

COMME en effet ce dialogue étoit fini, tous les enragés du canton arriverent ; ils ſe ſaiſirent du prince Trop-Bon & de ſa famille, les obligerent de monter ſur des dromadaires, & de reprendre le chemin de leur priſon. Bientôt après, arriverent auſſi des milliers d'enragés qui accouroient des environs de la priſon du prince Trop-Bon, & qui ſe joignirent à ceux du canton. Jamais on n'avoit vu un ſi grand nombre de fols.

Un fidele ſatrape du canton qui étoit reſté ſage, apprenant cette terrible aventure, s'écria : jour de Dieu ! le prince Trop-Bon eſt

dans mon voisinage, & je n'ai pas contemplé son visage auguste ! quand tous les enragés de cet empire, quand tous les démons de l'enfer seroient autour de sa personne, j'irai & je baiserai la poussiere de ses pieds, & quand je lui aurai donné ce témoignage de ma reconnoissance & de mon respect, je mourrai content ! Quand le prince Trop-Bon est malheureux, & qu'on ne peut rien faire pour son bonheur, à quoi sert la vie ?

En disant cela, il monta sur un de ses dromadaires, qui alloit comme le vent, & tourna vers l'endroit où il vit des tourbillons épais de poussiere, présumant que c'étoit au milieu de ces tourbillons, que se trouvoit le prince Trop-Bon; les fols en l'appercevant, crierent : voilà un satrape, ami du prince Trop-Bon ! il est sage, il faut l'assassiner, car nous avons juré qu'il n'y auroit plus de sages dans cet empire.

Le satrape, sans s'effrayer des menaces & des hurlemens de ces fols, se fit jour à travers leurs innombrables légions. Ils l'assourdissoient par le refrein de leur sotte chanson, & lui, leur crioit ce vers du poëte Teoura :

« *Tout puissant je l'aimois, malheureux je l'adore.*

Parvenu auprès du prince Trop-Bon, il defcendit de fon dromadaire, fe jetta à genoux, & baifa religieufement la pouffiere des pieds du roi, en les arrofant de fes larmes! & en difant bien affectueufement : ô mon roi, ô mon augufte ami! ô prodige de bonté & de patience!

La bonne attitude! s'écrierent les enragés, tuons-le bien vîte, il ne pourra pas fe défendre dans cette pofture! Ils lui tirerent auffi-tôt, dans les reins, trois carabines. Chacune d'elles avoit deux balles; de forte que le fatrape tomba fous les pieds du prince Trop-Bon, & dit en expirant : Dieu jufte! je te remercie : voilà la mort que je défirois; je meurs aux pieds de la vertu même. Reçois-moi dans ton fein, comme tu y recevras un jour le prince Trop-Bon (1).

Les enragés danferent autour du corps du fatrape, en chantant toujours leur chanfon

---

(1) Voilà une mort qui reffemble bien à celle du marquis de Dampierre. Il y a en vérité, dans cette hiftoire du prince Trop-Bon, des aventures qu'on croiroit prefque, fi nous n'étions pas auffi fages que nous le fommes, être les mêmes que celles qui fe font paffées parmi nous.

de

de folie, & ils s'en allerent bien contens, entraînant avec eux le prince Trop-Bon que la mort de son fidele satrape avoit singuliérement ému. La reine fondoit en larmes, & s'évanouissoit. Elle ne sortoit d'un évanouissement que pour retomber dans un autre. Le jeune prince & sa sœur la consoloient par leurs innocentes caresses, & mêloient leurs larmes aux siennes. Les enragés, en voyant ce touchant spectacle, rioient. Ils ramenerent le prince Trop-Bon, la reine, leurs enfans, dans leur prison. La gouvernante du jeune prince & de la jeune princesse s'y enferma avec eux.

Les fols redoublerent les portes & les verroux ; ils mirent autour de la prison, encore plus de serpens, de viperes, de couleuvres, d'aspics, de tigres ; ils en mirent jusques dans l'appartement du roi, & dans celui de la reine. Ensuite, ils disoient : le prince Trop-Bon n'est point encore assez libre ; il faut lui ôter ses enfans ; il faut que ce soit un fol qui ait la charge d'être leur gouverneur.

CHAPITRE XIII.

Epée fulminante. Nouvelle frayeur d'un poltron. Conjectures.

Ils eussent fait cette folie de plus, & bien d'autres encore; mais tout-à-coup une voix plus bruyante que le tonnerre, & qui venoit de l'Orient, cria : fols que vous êtes! prenez garde à vous! s'il tombe un seul cheveu de la tête du prince Trop-Bon, je suis sur vos trousses; je tiens dans mes mains l'épée qu'on appelle la fulminante; je connois tous les chemins de votre pays; j'y conduirai toutes les puissances terrestres & célestes, & je mettrai aux fers tous les fols!

Cette voix fit beaucoup de peur aux enragés. Le cousin du prince Trop-Bon, en eut une telle frayeur, qu'il alloit de taverne en taverne, criant comme un énergumene : « Je ne veux pas être roi, je ne veux pas être roi; car il faudroit me battre avec celui qui a la fulminante, & je ne me battrois pas avec lui quand il n'auroit qu'une épingle ». Il donna beaucoup d'argent à tous les crieurs

publics, & à tous les gazetiers, pour qu'ils publiassent ce serment, afin que celui qui avoit la fulminante ne pût pas l'ignorer.

Il dit cependant à son fils aîné : grâces au ciel, mon enfant, & à la vieille fée Tarbrul, tu es aussi fol que qui que ce soit de ce pays-ci. Prends ta carabine à deux coups, & va-t-en sous la fenêtre du prince Trop-Bon, car il faut que nous l'empêchions de s'évader encore une fois de sa prison. Moi, j'irai dans cette petite boutique de barbier où l'on rase proprement pour deux sols, & qui est vis-à-vis de la fenêtre du prince Trop-Bon. Pendant qu'on me rasera pour mes deux sols, ce qui n'est pas bien cher, & ne fera pas crier mes créanciers, je regarderai à travers la porte qui est vitrée, si tu fais bien le sbirre.

Le fils aîné du cousin du prince Trop-Bon, alla chercher son fusil à deux coups, & son pere alla se mettre dans la petite boutique, où il se fit raser pour ses deux sols. Quand il fut rasé, il joua aux dames avec des laquais, & leur gagna leur argent. Tandis qu'on le rasoit, & qu'il jouoit aux dames, il jettoit de tems en tems un coup-d'œil sur son fils aîné. Celui-ci faisoit le brave avec son fusil à deux coups; mais dès

qu'il appercevoit le moindre mouvement à la fenêtre du prince Trop-Bon, il ployoit les épaules, se glissoit le long du mur, & se cachoit. Vive la vieille fée Tarbrul! disoit le pere, il sera aussi poltron que moi.

Comme cependant celui qui avoit la fulminante, ne paroissoit point, on prit pour un rêve les terribles menaces qu'on avoit entendues; les fols n'eurent plus peur d'être mis aux fers, & ils recommencerent leurs folies.

Ne vous désespérez pas, disoit le prince Trop-Bon à la reine; j'ai confiance que tout ceci ne durera pas long-tems, & que mes sujets guériront bientôt. D'abord, nous n'avons plus cet atrabilaire nécromancien qui en jettant ses pages couvertes de chiffres, dans tout mon empire, y faisoit tant de fols. En second lieu, le docteur Iramba, qui rendoit les gens fols, rien qu'en les regardant, est mort & enterré. Tous les ivrognes des fauxbourgs & de la banlieue, boivent & dansent sur sa tombe. Voici l'oraison funébre qu'en a prononcé le docteur Rucetti, autrefois apprentif mage dans une société que mon ayeul a peut-être mal fait de détruire; car c'est depuis qu'elle est détruite, qu'on

commence à être fol dans cet empire. Le docteur Rucetti lui-même, depuis qu'il n'a plus appartenu à cette société, n'a plus fait qu'extravaguer. C'est une fort drôle de production que cette oraison funébre. Il y a là-dedans tant de folies, qu'en vérité, malgré les chagrins cuisans qui me dévorent, je n'ai pu m'empêcher de rire en la lisant. C'est toujours un bon moment de passé, & c'est au docteur Rucetti que j'en ai l'obligation. C'est un fol au reste qui n'est pas dangereux, sa folie n'a point de malice, elle consiste à croire à la métempsycose, & Rucetti s'imagine que l'âme du grand Quieumontès a passé dans son corps. Il est vrai qu'il n'aime ni les bonzes ni les fakirs; mais le pauvre diable ne leur fera jamais de mal. Si tous les fols ressembloient à celui-là, je n'aurois pas peur pour vous & pour nos enfans. Il suffiroit, pour les guérir, de leur donner le châtiment qu'on donne aux petits garçons.

J'ai, madame, un autre motif de confiance: les médecins que j'avois convoqués pour consulter sur la maladie de mon peuple, & qui sont devenus presque tous fols, n'en peuvent plus. Ils ont dit & fait tant d'extravagances, que leurs forces sont épuisées. Ils craignent

aussi qu'il n'y ait plus assez d'argent dans les coffres de l'empire, pour payer leurs extravagantes consultations. Ils veulent donc s'en aller. Il est vrai qu'ayant rêvé qu'on ne peut plus vivre sans médecins & sans consultations, ils ont dit qu'ils ne s'en iroient que lorsqu'ils seroient remplacés par d'autres médecins. Il est vrai encore, que ces autres médecins sont déjà nommés; qu'ils ne sont pas plus médecins que mon palfrenier, & qu'il ne s'est pas trouvé un seul sage dans les assemblées qui les ont nommés. Mais ils ne seront pas plus fols que ceux qu'ils remplaceront, cela me paroît impossible. Ne trouvant plus ici ni le nécromancien ni le docteur Iramba, leur folie n'aura point d'aliment, ils seront touchés de votre beauté & de votre douceur, de l'infortune de nos enfans, & peut-être aussi de mon extrême bonté, que je suis résolu de laisser aller aussi loin qu'elle pourra aller. Nous les visiterons souvent, nous les caresserons; ils s'adouciront; ils deviendront raisonnables; eux une fois guéris, la guérison du reste de l'empire ne sera pas difficile, & voilà l'oracle accompli; car c'est régner, de tirer le bien du mal, puisque c'est imiter Dieu même.

CHAPITRE XIV.

Nouvelle assemblée de fols. Nouveau dialogue entre deux augustes prisonniers.

Une partie des conjectures du prince Trop-Bon, se vérifia; les médecins qu'il avoit appellés pour consulter sur la maladie de son peuple, & qui étoient devenus presque tous fols, s'en allerent, ils furent sur-le-champ remplacés par des gens qui venoient de tous les coins de l'empire, qui se croyoient médecins, & qui n'étoient que malades.

L'idée que le prince Trop-Bon s'étoit faite, sur ces nouveaux arrivés, ne se réalisa pas. Ils étoient en plus petit nombre que ceux qu'ils remplaçoient; mais au moins il y avoit quelques sages parmi leurs prédécesseurs; & parmi eux, il n'y eut que des fols, & pas un seul sage. Ils passoient le tems qu'ils devoient employer en consultations, à hurler, à se dire de grosses injures, à se battre. Quand ils étoient bien las de ces violens exercices, ils allumoient un grand feu au milieu de la salle où ils s'assembloient; ils y jettoient un

peu du papier qui étoit la nouvelle monnoie de l'empire : quand il étoit brûlé, ils alloient tout de ſuite faire du papier ſemblable ; ils revenoient au feu ; ils y jettoient une couronne, un ſceptre, un manteau royal, une thiare, des bonnets de muphtis, des robes de juges, des habits de mages, tout le ſucre, tout le café, tout l'indigo, toute la cochenille, toutes les liqueurs qui leur arrivoient des iſles. Ils danſoient autour du feu, en chantant *ça ira, ça ira, ça ira*, qui étoit le refrein de la chanſon des fols. Enſuite, ils alloient dans la priſon du prince Trop-Bon, & ils lui diſoient : « ci-devant ſouverain, ci-devant ſire, ci-devant majeſté, ci-devant légiſlateur proviſoire, pouvoir exécutif, citoyen actif, il faut que tu nous jures trois choſes : 1°. de faire aſſaſſiner tes deux freres qui ſont reſtés ſages, & qui ayant peur de nous, ſont allés prendre langue en pays étrangers ; 2°. de faire un *auto-da-fé* de tous les brames, bonzes, mages, fakirs de la religion ; 3°. de déclarer la guerre à tous les potentats de l'univers, qui ne veulent pas que leurs ſujets deviennent fols, tu les feras tous embrocher, en commençant par le petit roi de Lomaria, & en finiſſant par le ſublime empereur de la Chine.

Si tu ne fais pas ces trois fermens, & si, après les avoir faits, tu te parjures, nous nommerons suppléant-major ton cousin qui est fol, & dont le fils a une carabine à deux coups ».

Le prince Trop-Bon temporisoit tant qu'il pouvoit; mais comme on le pressoit journellement de jurer & d'exécuter ces trois choses, il parla ainsi à la reine:

» Plus je montre de douceur à ces fols, plus ils deviennent méchans. Aujourd'hui ils voudroient faire de moi un fratricide, un sacrilége, un insensé. Il est tems que nous prenions une derniere résolution, & que tout ceci ait une fin. Il faut que ces gens-ci guérissent de gré ou de force. Qu'en pensez-vous, madame ? Ils vous ont fait assez d'outrages. Vous avez la bonté de ne pas vous en souvenir, & je ne puis que vous en louer; votre maniere de voir à cet égard, est en tout conforme à la mienne. J'estime comme vous, qu'il faut regarder les fols avec pitié, & jamais avec colere; ainsi ai-je fait; mais la bonté a son terme, & Dieu lui-même, dont nous sommes les images, emploie quelquefois des moyens violens pour ramener à l'ordre celles de ses créatures qui s'en écartent.

Votre observation, monsieur, est très-juste ; mais j'ai de la peine à concevoir comment vous pourrez opérer une guérison qui a résisté à tous les remedes que votre sagesse vous a fait employer jusqu'à présent. Vous êtes en prison ; vous n'êtes entouré que de fols ; je veux bien croire que vos ministres ne sont pas tous atteints de la sotte maladie qui travaille votre peuple ; mais les fols les ont enchaînés, de peur qu'ils ne vous assistassent. J'oserai donc vous dire, monsieur, que dans un tel état, j'ai de la peine à concevoir qu'il puisse vous rester aucune ressource, pour rendre à vos sujets la sagesse, à vous & à votre famille, le bonheur. J'avois quelque espoir que l'oracle que vous aviez consulté s'accompliroit ; mais je vous avoue avec douleur que cet espoir m'abandonne ; car plus vous régnez, & plus on fait ici de folies ».

Vous savez, madame, qu'un oracle ne trompe jamais ; vous savez que celui de mes ayeux qui a des autels dans tous les pays où on adore le Dieu des croyans, ne faisoit rien sans le consulter, & il s'en trouvoit bien. Il est vrai que celui qui m'a parlé, m'a parlé un peu énigmatiquement. C'est pour cela que je voulois aller dans le temple qui est sur la

frontiere de mon empire, le conjurer de me donner le commentaire de sa réponse. Les fols m'ont empêché & m'empêchent encore aujourd'hui d'y aller ; mais un oracle est la voix de Dieu, & Dieu fait entendre sa voix dans un cachot comme dans un temple. Mettons-nous donc à genoux, vous, madame, vos enfans & moi ; conjurons avec ferveur l'oracle de daigner nous expliquer sa réponse, de nous dire comment il se fait que plus je regne, & plus mes malheureux sujets sont fols, au point de vouloir aujourd'hui, que je sois fratricide, sacrilége, insensé. Lorsque l'oracle aura daigné nous donner ces lumieres, alors fort de la protection céleste, & du témoignage de notre conscience, nous agirons, & vous verrez que cette folie qui enlaidit mon empire, ne tiendra pas contre un prince qui aura pour lui, le ciel, sa bonté, vos vertus & les espérances que donnent nos enfans ».

CHAPITRE XV.

Vision.

Le roi ayant parlé ainsi, se prosterna aussitôt avec la reine, le jeune prince & sa sœur. Ils prioient avec d'autant plus de

ferveur, que le prince Trop-Bon, avant cet acte de religion, avoit dit : tout sera décidé pour la reine, pour mes enfans, pour mon peuple, pour moi, après cette priere. Quand ceux qui prient, sont malheureux, le Dieu des croyans les écoute toujours avec intérêt; quand ils ont le cœur pur, ils sont toujours exaucés. Comme donc le roi, la reine & leurs enfans prioient avec ferveur, une voix se fit entendre à leurs oreilles, mais une voix mélodieuse qui les enivra d'une secrette volupté, & les transporta, pour ainsi dire, dans un autre monde. Cette voix articula avec un charme inexprimable ces paroles :

« Famille auguste, infortunée, respectable, séchez vos pleurs; prince loyal, cher au Dieu des croyans, tu as trop aimé tes sujets, pour que tes sujets ne t'aiment pas. »

Bonté céleste ! s'écria le roi en se relevant avec sa famille ! quelle voix ! si Dieu parle, il ne peut parler autrement.

En disant cela, & levant les yeux, il vit devant lui un guerrier d'une taille moyenne, mais robuste & nerveuse; il étoit couvert d'une cotte de maille, & un large cimeterre pendoit à son côté; il avoit le front bien dessiné, les yeux pleins d'un feu doux & brillant, le nez aquilin, la bouche vermeille, & qui sourioit agréablement. Il avoit sous le nez une mouf-

tache qui lui donnoit l'air martial ; son menton étoit conronné par un bouquet de barbe, & sous le menton, il portoit une fraise.

» Dieu de mes peres ! dit le prince Trop-Bon, qui vois-je là devant moi ?

Eh ! ventre saint-gris ! répondit le guerrier c'est un autre toi-même que tu vois, c'est celui de tes ayeux qui fut presque aussi bon & encore plus malheureux que toi ; regarde, ajouta-t-il, en défaisant sa cotte de maille, la large blessure, qu'en traversant une vilaine rue de ta capitale, me firent des ingrats que j'avois couverts de bienfaits, au moment où j'allois comme toi consulter l'oracle. Ils t'ont fait prisonnier, & moi, ils me tuerent. Tu es environné de fols ; moi, j'étois environné d'assassins.

» Ah ! mon pere ! c'est donc la destinée des bons rois, d'être ou prisonniers ou assassinés? »

» Celui de tes ancêtres qui a des autels par-tout où l'on adore le Dieu des croyans, fut fait prisonnier par les infideles ; celui qu'on surnomma le pere du peuple, vit une partie de ses sujets moissonnés par la guerre & la famine. La peste, les dissensions civiles ont ravagé ton empire sous d'excellens rois. Ton ayeul fut frappé comme moi par un assassin ; ton pere, s'il eût régné, eût été plus grand qu'aucun des rois qui l'avoient précédé. Il

eût surpassé Titus & Marc-Aurele en bonté & en lumieres, mon petit-fils en véritable grandeur; il eût été l'oracle de l'Europe, l'honneur de l'humanité, le Dieu de son peuple. Eh bien! tu dois t'en souvenir, des calomniateurs empoisonnerent toutes ses actions; tu sais ce qui en est de sa mort, & tu te souviens qu'on ne lui rendit justice, que lorsqu'il fut au tombeau. Héritier des vertus de tous ces héros, tu connois comme eux le malheur. »

Ah! mon pere, les souvenirs que vous me retracez, étoufferoient tous mes murmures, si j'avois assez peu de courage pour m'abandonner à ma mauvaise fortune. Dieu m'est témoin que je n'en ai jamais proféré un seul. Comme j'ai toujours eu la conscience pure, j'ai toujours tout bravé. Cependant, mon pere, il est une chose qui m'inquiete: de grâce éclaircissez mon doute. J'ai consulté l'oracle sur la folie de mon peuple; l'oracle m'a répondu: *tu es roi*, *regne*. Je suis roi; je regne, & la folie de mon peuple ne guérit point.

Tu es roi, tu regnes mieux qu'aucun autre n'eût régné, s'il se fût trouvé dans les mêmes circonstances où la folie de ton peuple t'a placé: l'oracle ne t'a point trompé; je vais te le prouver, & c'est pour cela que je suis descendu tout exprès des voûtes célestes..

CHAPITRE XVI.

Dénouement qui en fera attendre un autre.

En disant cela, le guerrier prit le prince Trop-Bon par la main, le conduisit vers une fenêtre située au nord, l'ouvrit, & lui dit leve les yeux, regarde devant toi, en tournant un peu vers l'orient; que vois-tu ?

Bonté céleste ! que vois-je ? ah ! quelle vision ! jamais aucun homme n'en eut une pareille. Que dis-je, mon pere ? dans le ciel même, vous ne pouvez rien voir de plus beau ? ah ! quel spectacle ! quelle volupté ! quelle joie ! Madame, madame, s'écria ensuite le prince Trop-Bon, en s'adressant à la reine, mes enfans, accourez tous, venez partager mon ivresse !

La reine & ses enfans accoururent; ils étoient muets d'admiration; ensuite ils s'écrioient : ah ! quelle vision ! ah ! quelle vision !

Mais par Mahomet ! s'écria la sultane Zulime, qui commençoit à s'impatienter : finis donc avec ta vision; je meurs d'impatience de savoir ce que le prince Trop-Bon & sa famille virent.

Madame, ils virent des choses surprenantes, merveilleuses. — Je le crois : mais enfin que virent-ils ? — Madame, l'histoire de cette

viſion, eſt fort longue. Figurez-vous un enchantement qui dure pendant un an; figurez-vous une nombreuſe troupe d'enchanteurs braves, généreux, ſavans, modeſtes, qui arrivent chez ce peuple de fols, & qui à chaque pas qu'ils font, donnent au prince Trop-Bon & à ſa famille, le ſpectacle d'un prodige qui ſurpaſſe tous ceux du grand prophete. Vous comprenez, madame, que tout cela eſt fort long à conter. La nuit eſt avancée; il y a long-tems que je parle; ſouffrez, madame, que j'aille prendre du repos, que je vous invite à ſuivre mon exemple, & que je remette à une autre ſoirée, l'hiſtoire des aventures & des exploits de ces aimables enchanteurs.

— Je goûte ton conſeil; je voudrois bien cependant, avant que tu te retiraſſes, ſavoir ſi ce peuple de fols devînt enfin ſage, ſi le prince Trop-Bon & ſa famille goûterent enfin le bonheur dont ils étoient ſi dignes.

Vous le ſaurez bientôt, Madame; modérez juſques-là votre impatience; permettez que je ne commence pas la plus intéreſſante des hiſtoires par le dénouement; elle n'auroit plus pour vous aucun charme.

FIN.